

CES HOMMES SONT DES PASSEURS. AUTREFOIS ILS TRAVERSAIENT  
LES FLEUVES À LA SEULE FORCE DE LEURS BRAS DE RAMEURS. GRÂCE  
À EUX DÉJÀ LE CHEMIN CONTINUAIT, HOMMES ET MARCHANDISES  
REJOIGNAIENT L'AUTRE RIVE, L'AUTRE CÔTÉ, L'ÎLE OU LE CONTINENT.  
AUJOURD'HUI ILS MÈNENT DE LOURDS ET LONGS BATEAUX DE FER :  
MOTEURS PUISSANTS, ÉLECTRONIQUE PRÉCISE. ILS ACCOMPLISSENT  
LE MÊME MÉTIER CEPENDANT - EXACTEMENT.

C'est toutes les aubes même départ dans le jour qui monte à peine. Embarquant à Hoëdic, embarquant à Manhattan, faisant première route du matin vers le continent ou vers la rive opposée de l'Hudson on laisse derrière soi le long cordon des dunes, les chemins du vent à perte d'horizon, les mystères confus que ressassent les vagues et la houle ou les immeubles haut dressés dans un ciel de traîne, les grands lampadaires mouillés des dernières bruines nocturnes ; et, ici comme là-bas, des voix lointaines que le vent étouffe déjà dans sa rumeur tranquille. Où commencent la laisse nouvelle des plus hautes mers, l'incertitude poignante du domaine insulaire ? Où reposent les pierres usées, rongées, sucées par les sept vents, elles luttant depuis le début des âges contre la lente et silencieuse aspiration des sables ? Et jusqu'où se déploie la ville interminable, ses pylônes et ses murs de briques noircis au feu ? Ses églises et ses entrepôts, métro bondé et petits cafés de carrefours, la peau lourde des maisons et les grands cimetières couchés dans les recoins ombragés des quartiers sans musique.

Incessamment, nous regardons la mer et la rivière se déployer brutalement ou à la façon savante et ondulante d'un précis de géographie poétique. Toujours elles ouvrent de nouveaux sentiers, des énigmes. Elles s'insinuent, s'obstinent, se désirent architectes du paysage. Elles le sculptent par le cycle infiniment changeant des marées de mortes et de vives eaux, la longue chute verticale de la pluie, la déraison des vents, l'hystérie des puissances omniscientes. Car toujours demeurent le travail incessant du flot et du jusant, la force du vent solaire, la rudesse élémentaire du soc granitique, le paysage lapidaire, moiré et inquiétant des estrans et des rives. Chaque heure invente une nouvelle épopée : marais et lisières, rivage et polders dévident un chant de mémoire où silence et vacarme s'épousent dans la splendeur continuée de la beauté anxieuse de l'océan, du fleuve, de leur puissance d'envoûtement.

Nadia Ferroukhi, elle, photographie. À Houat et Hoëdic, à New-York, elle capte les regards, les attitudes, les visages, les mains des passeurs d'eaux salées et d'eaux douces. Elle est comme ces enfants qui inlassablement regardent à la fenêtre ou par-dessus l'épaule de leur père.



Partout elle circule, furète, dans le dédale des villes et sur l'herbe rase de la dune. Elle cherche ses repères, toujours quêtant l'idée juste qu'elle se fait de la splendeur, essayant d'y voir clair enfin et de ramener toute l'obscurité du monde opaque et muet à son élucidation. Ses images nous saisissent à bras le cœur car photographe est aussi révéler l'indicible du monde, le chagrin enfoui ou son double lumineux de joie, de gloire. Ses lignes pures sont empreintes de douceur et de songe comme si l'on marchait un temps avec elle non plus sur la terre ronde et ferme mais dans la veine moutonneuse des nuages, attendant cette révélation inconnue qui avance au loin, ombreuse encore au point du jour, et que l'on pressent merveilleuse.

Alain-Gabriel Monot.

## NADIA FERROUKHI



Née à Paris de mère tchèque et père algérien, Nadia Ferroukhi vit une enfance nomade entre l'Algérie, l'Autriche et les États-Unis au gré des affectations de son père. Cette expérience et la maîtrise des langues (français, anglais, tchèque, allemand, arabe) l'a beaucoup aidée dans sa carrière de photographe.

Diplômée en relations internationales, et en cinéma, elle est depuis toujours attirée par l'inconnu, la découverte comme un enfant qui voit le monde pour la première fois. Mais c'est surtout dans sa sensibilité à la condition humaine qu'elle trouve son équilibre. Ces quinze dernières années, elle a travaillé pour la presse française et internationale sur divers sujets de reportages à travers le monde et a exposé son travail en France et à l'étranger (Musée du Quai Branly, Maison Européenne de la Photographie, Rencontres de Bamako...).

Sa photographie raconte des histoires : l'histoire du Pasteur venu des États-Unis évangéliser la société française, l'histoire d'une jeunesse algérienne désespérée ou de la culture du cacao à Madagascar, celle des Zoroastriens d'Iran...

En 2007, elle ouvre un chantier ambitieux, son domaine de prédilection, un travail de fond sur les sociétés de femmes dans le monde.

Tél : 06 82 60 53 04

[nadia@nadia-ferroukhi.com](mailto:nadia@nadia-ferroukhi.com)

[www.nadia-ferroukhi.com](http://www.nadia-ferroukhi.com)

ALAIN-GABRIEL MONOT enseigne les lettres à l'Université de Bretagne occidentale (Brest et Quimper). Auteur de nombreux ouvrages consacrés aux littératures de Bretagne, il est directeur de la revue culturelle bretonne Hopala ainsi que portraitiste et critique littéraire de la revue ArMen. Voyageur fasciné également par l'Antiquité et le Nouveau Monde, il se rend chaque année en Grèce et régulièrement sur la côte Est des États-Unis.